LE SONGE DE LOUIS XVI,

ET SA CONVERSATION,

AVEC HENRI IV,

A SAINT-CLOUD,

Pour faire suite aux entretiens de Louis XIV, Henri IV & Louis XVI.

Infandum . . . . renovare dolorem ;
Borbonias ut opes, & lamentabile regnum eruerint....

SIXIEME DIALOGUE.

LOUIS XVI.

Qui ose pénétrer à cette heure dans mon appartement ?

HENRI IV.

Oh mon fils ! c'est ton aïeul, c'est Henri IV qui vient gémir sur ton sort, sur celui de ton peuple, que j'aime encore, tout égaré qu'il est.

LOUIS XVI.

O mon pere ! je bénis votre arrivée. Un rêve ſingulier m'a tourmenté cette nuit. L'impreſſion en eſt profonde. Votre préſence eſt en ce moment pour moi, un ſujet de conſolation bien propre à raſſurer mes ſens, encore glacés de ſurpriſe & d'effroi.

HENRI IV.

Mon fils, les preſtiges du ſommeil ſont quelquefois des traits de lumiere, l'avertiſſement du ciel même : hâte-toi de dépoſer tes allarmes dans le ſein de ton pere.

LOUIS XVI.

Chaſſé du trône, & même de mes foyers, j'errois au haſard déplorant ma triſte deſtinée ; & réduit à chercher les moyens de prolonger mes miſérables jours, mes pas irréſolus me conduiſirent dans une vaſte campagne, où bondiſſoient de nombreux tronpeaux. J'étois ſurpris de ne point voir de berger, lorſqu'un vieillard s'approcha de moi, & me dit : « *Etranger, tu me parois triſte* » *& déſœuvré : prends ſoin de mon troupeau, je* » *pourvoirai à ta ſubſiſtance* ». J'accepte la propoſition, & ſoudain le troupeau eſt remis à ma garde.

Je fus bientôt ſatisfait de mon ſort. Mon nouvel empire me parut assez agréable. Je me diſois : « *un ſceptre eſt plus peſant qu'une houlette, & il* » *eſt plus doux de commauder à des moutons*

» *qu'à des hommes* ». Mes nouveaux ſujets étoient paiſibles & ſoumis, & moi, en récompenſe de leur docilité, je les conduiſois dans les plus gras pâturages du canton.

Cette tranquillité ne dura pas long-temps. Soit que la frénéſie qui agite les habitans de cette partie du globe, influe juſques ſur les animaux, ſoit que mon cœur, ſaignant encore, & d'angoisse, & d'effroi, ſoit porté à voir par-tout des rébelles & des attentats... Tout-à-coup le calme fait place à l'orage; les timides brebis ſont devenues des lionnes en furie. Les agneaux ont pris la férocité des tigres. La faiblesse l'emporte ſur la force. Mes chiens fideles ſont égorgés. Ma houlette eſt briſée entre mes mains. Navré d'outrages, je me vois réduit à être ſpectateur immobile & passif des ébats tumultueux des révoltés qui ſe choisissent entr'eux des chefs pour les conduire au paturage. Bientôt ces *bergers d'eſpece nouvelle*, menent le troupeau, tantôt dans des prés flétris & desséchés, tantôt ſur des côteaux où croissent des plantes meurtrieres. Pour comble d'horreur, un essaim de loups s'élance de la forêt voiſine, répand le carnage & la mort. En vain les malheureux poussent des cris plaintifs; ils ne ſont point entendus. L'agneau eſt immolé à côté de ſa mere : la brebis tremblante ſubit le même ſort; & d'un troupeau innombrable, il ne reste bientôt plus que quelques pelotons épars qui ne doivent leur ſalut qu'à l'impuissance où ſont leurs ennemis rassassiés de meurtres, d'en poursuivre le cours.

Tout-à-coup les infortunés lancent vers moi un regard attentif & douloureuſement prolongé, qui ſemble implorer ma compaſſion. La néceſſité

de réparer leurs infortunes, me fait oublier les outrages que j'ai reçus. Je leur souris, je les appelle. Ils avancent timidement d'abord : bientôt ils sont à mes pieds : ils les lèchent : de nouveaux chiens ont déjà remplacé ceux que j'avois perdu. Le troupeau prospére, & les loups n'osent en approcher.

Je jouissois de cette situation, quand le réveil est venu dissiper cette illusion charmante, & me ramener aux soins, ou plutôt à l'étiquette d'une royauté imaginaire, que je ne balancerois pas à échanger, s'il étoit possible, contre le destin d'un berger.

HENRI IV.

Sans doute qu'un silphe bienfaisant est venu retracer à ton imagination le tableau du temps actuel, sous l'emblême d'un songe. Sans doute qu'en même-tems il a tiré devant toi le rideau de l'avenir. Tes *moutons* sont tes *sujets*. Jadis respectueux & soumis, ils te payoient avec effusion de cœur, leur tribut d'hommages & d'amour. Ces jours-ci sont les jours de calamités : c'est le règne des *moutons bergers*, qui égarent le troupeau, le laissent dépérir, & l'abandonnent à la fureur des loups.

Malheureux François ! ô vous que j'ai tant aimé ! deux siècles presque écoulés dans le séjour des ombres, n'ont encore pu tarir dans le cœur de Henri IV, l'amour sincère & tendre dont il brûla pour vous dans le cours d'une vie consacrée à votre bonheur.... Mais à quelle cruelle extrémité vous vois-je réduits ? Vous êtes sans loix, sans chef, sans argent, sans moyens de subsis-

tance. Vous êtes en proie à toutes les horreurs de l'anarchie, & d'une licence effrénée que vous avez décoré du nom de liberté. Je vois dans vos malheureuses contrées, le commerce anéanti, les arts abandonnés, les manufactures désertes, les campagnes sans cultures, les droits de propriété méprisés, foulés aux pieds, les légitimes possesseurs dépouillés par des intrus, des milliers de citoyens promenant au hasard des faces cadavéreuses, empreintes du sceau de la détresse, & ces prétendus hommes libres n'ayant pour patrimoine qu'une égalité chimérique à implorer le pain de l'aumône, la déclaration des droits de l'homme à la main. Les insensés! Ils ajoutent encore par leurs propres excès, à ces maux épouvantables: ils s'agitent, se vexent, se persécutent mutuellement, & des différences d'opinions leur mettent les armes à la main, pour s'égorger les uns les autres. A ces fléaux se joignent des essaims de brigands qui dévastent les provinces, détruisent l'espérance des moissons, & portent des torches incendiaires dans la chaumière du laboureur, comme dans le palais des grands. La discipline militaire est énervée, anéantie: l'armée n'est plus qu'une horde de factieux. Les guerriers arborent hautement par-tout l'étendard de la rébellion; & s'il leur reste encore quelque éteincelle de courage, ils ne le font briller que pour plonger dans le sein de leurs chefs, un fer qui leur avoit été donné pour les défendre.

LOUIS XVI.

O mon pere! vous me faites frémir. Quel tableau!

HEMEI IV.

Il n'eſt malheureuſement que trop fidele, raſſure-toi, cependant mon fils, ces tems déſaſtreux ne ſeront point éternele. Il n'eſt donné à l'homme d'avoir qu'une certaine meſure de patience, & de ſtoïcité. Une fois à ſon comble, elle ſe répand en aigreur, en murmure, avant coureurs de l'exploiſion terrible de la haine & de la vengeance. On ſe laſſe déja d'un ſyſtême qui ne fait que ſupprimer, & frappe tout de ſtérilité dans la main du poſſeſſeur. Les peuples en ont eſpéré long-tems le dédommagement, & qu'un bon jour ſuccéderait enfin aux épaiſſes ténebres dans leſquelles ils ſont enſevelis. Déja un grand nombre commence à concevoir que leur infortune eſt réelle, leur eſpérance chimérique, & que l'aurore de ce prétendu beau jour eſt encore bien loin de paroître ; bientôt la vérité fera briller ſon miroir à tous les yeux déſſillés. Qu'y verront-ils ? Un édifice bâti ſur le ſable que renverſera le moindre vent. Déſabuſés alors, ils prendront conſeil de la raiſon. Ils éloigneront les imprudens architectes chargés d'un fardeau de haine & de proſcription ; trop heureux s'ils ne ſont pas les premiores victimes de leur ineptie.

Vois les tems de la ligue : ces jours-ci ne font que les renouveller. Ils finiront de même. Va : ce ſont moins les victoires remportées ſur Mayenne, qui m'ont rendu paiſible poſſeſſeur du trône, que le remords des Français, leur ſatieté d'infortunes, & les excès de leurs chefs illégitimes. Laiſſe-donc faire le tems, ô mon fils ! C'eſt lui qui calmera

un enthousiasme trop exalté, pour être éternel; c'est lui dont l'influence douce & paisible, cicatrisera la playe qui déchire le cœur de la France: c'est lui qui remettra tout dans l'ordre, & relevera ton trône sur les débris de l'anarchie.

LOUIS XVI.

J'ai bien peur que cet heureux pronostic ne s'accomplisse jamais. O mon respectable ayeul! puis-je conserver encore le moindre espoir, quand je vois la france entiere, armée pour sapper les fondemens du trône. *Que dis-je* ? Quand jentends retentir à mes oreilles, des sermens sacrilèges. Quand je les ais vu tout réunis au champ de Mars, jurer à la face des dieux de ne plus m'obéir; & par une inauguration que je ne puis définir, consacre à jamais ma honte, l'usurpation des 1200, & le triomphe du héros du jour, la Fayette.

HENRI IV.

Le Parlement, la Sorbonne & les Seize avoient aussi juré de ne jamais me reconnoître pour leur roi. Ils ont été les premiers à tomber à mes pieds. Va : le serment du 14 juillet na pas été plus solemnel que le serment des Parisiens reçu par le cardinal Légat, en 1590; & la cérémonie du champ de mars n'est qu'une répétition de la procession des ligueurs.

Tiens, mon cher fils : indépendamment des raisons qui nécessitent vers toi le retour de ton peuple, il en est une encore qui ne peut manquer de produire cet effet salutaire; *le caractère*

des François auquel ils tiennent plus qu'à leurs ſermens & à leur conſtitution d'un jour inconſéquent, & volages, ils n'ont pour baſe de leur conduite que l'enthouſiaſme du moment, & la folie qui ne réfléchit jamais. Le changement eſt leur idole : d'un pied léger ils briſeront demain l'autel qu'ils encenſent aujourd'hui. Le caprice les a rendus patriotes : le caprice fera deux ce qu'on appelle des ariſtocrate. Dans ſix mois les habits bleus ne ſeront plus à la mode, non plus que les boucles de cuivre, les aſſignats & les diſtricts. Mirabeau leur Démonſthène ſera regardé comme un pauvre homme, & l'abbé Mauri qu'ils perſiflent, devenu évêque d'Autun, leur donnera ſa bénédiction. L'adieu qu'ils ont fait à ce pauvre Necker, qu'ils adoraient il y a dix mois, m'eſt un ſeul garant de l'effet de cette prédiction. Par une analogie naturelle, la Fayette retournera en Auvergue au bruit des ſifflets : l'heureux Bailly dépouillant ſon écharpe, dînera encore du produit des jettons accadémiques; & les 1200 rois de France, à ſix écus par tête, formant le rond dans leur conclave reſtitué aux premiers occupans (*les chevaux de ton écurie*) chanteront en chœur :

« Allons nous-en, gens du Manége,
» Allons nous-en, chacun chez nous.

De l'Imprimerie des Patriotes.